Bulletin d'Études orientales, Damas
t. XXIX 1977

LES VOYAGES DU PROPHÈTE AVANT L'ISLAM

PAR
MUHAMMAD HAMIDULLAH

Né dans la tribu des Qurais, à la Mecque, le lundi 17 juin 569 — pour la détermination de laquelle date, voir mon étude « The Nasi', the Hijrah Calendar and the Need of Preparing a New Concordance of the Hijrah and Gregorian Eras », dans l'*Islamic Review*, Woking, LVII/2, février 1969 — Muḥammad ne reçut la Mission divine que 40 ans plus tard, en décembre 609. Il appartenait à une famille de commerçants-caravaniers. C'est ainsi qu'il a visité mainte région aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la Péninsule Arabique.

Mais ce fut loin d'être un fait exceptionnel dans le pays. Les Arabes en général, et les Mecquois en particulier, voyageaient beaucoup. Il y en a d'innombrables récits. On les voit non seulement chez le patriarche copte d'Alexandrie, chez les rois du Yémen, d'al-Ḥīrah et de Ġassān, mais aussi dans les cours des empereurs de Byzance, de la Perse et de l'Abyssinie, donc dans tous ces pays aussi. Ils allaient juqu'en Inde du Sud. Il doit y avoir eu assez de résidents arabes à Byzance pour qu'un Mecquois, 'Uṯmān ibn al-Ḥuwairiṯ y rencontre un instituteur arabe, enseignant les enfants en arabe (cf. mon article « Two Christians of pre-Islamic Mecca, 'Uṯhmān ibn al-Ḥuwairith and Waraqah ibn Naufal », dans le *Journal of Pakistan Historical Society*, VI/2, 1958). Un médecin de la région de la Mecque-Ṭā'if, al-Ḥāriṯ ibn Kaladah avait une telle réputation que parfois les satrapes mêmes de l'Iran l'appelaient quand ils désespéraient des talents locaux (cf. Yāqūt, *Buldān*, s.v. Zandaward). Les caravaniers mecquois, aussi bien par terre que par mer, ont eu une telle influence sur la vie économique de la Péninsule, par leurs *riḥlat aš-šitā' wa'ṣ-ṣaif* (caravanes annuelles de l'hiver et de l'été) que le Coran y a consacré tout un chapitre (la sourate Qurais, N° 106) — (voir mon étude « Al-Ilāf ou les rapports économico-diplomatiques de la Mecque pré-islamique », dans « *Mélanges Massignon* », Damas-Paris, 1957, II, 293-311) — sans parler du titre honorifique de « *faḍl-Allāh* » (grâce de Dieu) que le Coran donne au Commerce, sans parler aussi des angoisses causées aux marins lors des tempêtes sur la mer que le Coran décrit, les conseils sur les lois et les pratiques commerciales qu'il indique, entre bien d'autres points intéressant la présente étude qu'on y trouve (cf. *Les Grandes escales*, Bruxelles, 1974, t. I, 191-206).

Selon Ibn Sa'd (*Ṭabaqāt*, I/i, p. 43, ligne 7), les caravanes mecquoises qui, en été, allaient vers le Nord, poursuivaient leur chemin parfois jusqu'à Ankara. Il y en a un témoignage indirect : Lorsqu'Abū-Ṭālib se rendit à Buṣrà (au-delà de Jérusalem, plutôt près de Damas, selon al-Qasṭallānī), il ne continua pas son chemin parce que des amis lui avaient conseillé de ne pas aller plus loin (cf. Ibn Hišām, *Sīrah*, p. 116-7). En outre, lorsque le Prophète voulut envoyer un messager à Chostroès, l'invitant à l'Islam, il choisit quelqu'un « parce qu'il avait déjà fréquenté beaucoup l'Iran » (cf. as-Suhailī, *ar-Rauḍ al-unuf*, II, 253).

Dans un tel état de choses, on voit que Muḥammad a pu entreprendre des voyages; il y aurait même lieu de s'étonner s'il ne l'avait pas fait. Nous allons essayer de réunir les données éparses, pour étudier l'ensemble de cet aspect de sa vie.

1. VOYAGES LORS DE L'ENFANCE

Selon la coutume du pays, dès les premiers jours de sa naissance, Muḥammad fut confié à une nourrice. Il s'agit de Ḥalīmah as-Sa'dīyah, de la tribu des Hawāzin, dont le clan nomadisait dans le désert, près de Ṭā'if. L'enfant y passa environ cinq ans (cf. al-Balāḏurī, *Ansāb al-Ašrāf*, I, § 163). Il venait certes de temps en temps, avec la nourrice, voir sa mère à la Mecque, mais il dut suivre la famille de la nourrice dans tous ses déplacements. Au moins une fois, on le voit à la grande foire de 'Ukāẓ où, selon les sources (Ibn Sa'd, I/i, p. 98), il y avait des voyants, prétendant connaître l'avenir de tout le monde sauf le leur, et leurs prédictions constituaient pour eux un gagne-pain auprès des gens crédules; on mentionne une aventure de Ḥalīmah avec son nourrisson à cette occasion.

2. VOYAGE DE MÉDINE

Quand la nourrice rendit l'enfant Muḥammad définitivement à sa mère Āminah, celle-ci entreprit bientôt le voyage à Médine (quelque 12 journées à dos de chameaux), pour visiter la tombe de son mari qui était allé là-bas dans des buts commerciaux et avait trépassé subitement, quelques semaines avant la naissance de Muḥammad, selon les uns, ou quelques semaines après la naissance, selon les autres. La veuve ne semble pas avoir été à Médine depuis le triste décès du père de son enfant unique. Elle avait à Médine des proches parents, dans la tribu des Banū an-Naǧǧār (dont provenait la mère de 'Abd al-Muṭṭalib, grand-père du Prophète). La durée du séjour à Médine n'est pas précisée, mais elle n'a pas dû être inférieure à plusieurs mois. On habita dans la maison d'un certain parent, an-Nābiġah. Il y a de spacieux puits d'eau dans cette oasis, et Muḥammad racontait plus tard que ce fut là qu'il avait appris à nager (cf. Ibn Sa'd, I/i, p. 73). Il se souvenait aussi d'une fille, Unaisah, qui faisait partie du groupe d'enfants qui jouaient ensemble. Un des passe-temps était, dit-il, de faire voler un oiseau s'il venait se percher sur la tour fortifiée (*uṭum*) de la famille.

Lors du voyage de retour, la mère tomba malade à Abwā' (quelque 23 milles au Sud de Médine, selon al-Qasṭallānī, commentateur d'al-Buḫârî), et rendit subitement son dernier soupir. On l'enterra là-même, et la petite bonne, Umm Aiman, ramena l'enfant à la Mecque.

3. VOYAGE A ṬĀ'IF

Après la mort de sa mère, et au cours des trois années suivantes, alors qu'il était sous la tutelle de son grand-père, 'Abd al-Muṭṭalib, on signale un petit voyage. Muḥammad avait souffert de quelque mal à ses yeux. Les guérisseurs à la Mecque ne réussissant pas, le vieux grand-père l'amena à un couvent près de Ṭā'if, où habitait un moine — (est-ce le légendaire Niṭāsī, Nistas, Anastase ? — et sa prescription eut l'effet désiré (cf. al-Ḥalabī, *Insān,* I, 149). On n'en possède pas d'autres détails.

4. VOYAGE EN SYRIE

Muḥammad avait à peine dix ans, quand son nouveau tuteur et oncle Abū-Ṭālib se décida à tenter sa fortune par un voyage caravanier en Syrie. Muḥammad, qui était maintenant très attaché à son cher oncle, ne put facilement supporter l'idée de rester à la maison. Son chagrin se fit voir si fortement qu'Abū-Ṭālib finit par se décider à le prendre avec lui, et il ne regretta certainement pas d'avoir ainsi la compagnie d'un gardien de bagages, coureur-pour-tout-faire et personne de toute confiance. On alla jusqu'à Buṣrà, près de Damas. C'est là qu'un moine, Baḥīrā, invita un jour le petit groupe de ces sages caravaniers à un repas, apparemment dans le pieux but de prosélytisme. (Un récent ouvrage d'un célèbre écrivain : « *Bahīrā l'auteur du Coran* » démontre que la hauteur jusqu'où peut voler l'imagination humaine n'a pas de limites). Selon nos sources, Abū-Ṭālib pensait aller plus loin et séjourner plus longtemps, mais la guerre byzantino-persane semble avoir rendu la poursuite précaire et risquée et, sur l'avis du charitable Baḥīrā même, dit-on, Abū-Ṭālib se contenta des profits déjà réalisés et rentra vite à la Mecque.

5. DEUXIÈME VOYAGE EN SYRIE

Le « stage » de commerce que Muḥammad avait fait lors du voyage sus-mentionné de Syrie, n'a pas dû être inutile pour les jeunes d'une famille de commerçants. On ne mentionne pas d'autres voyages de Muḥammad jusqu'à l'âge de 24 ans, mais il est possible qu'il ait assisté aux foires annuelles de la région : Dhu'l-Maǧāz, Maǧannah et 'Ukāẓ, avec ou sans son oncle, dont il semble déjà gérer la boutique à la Mecque, vendant des tissus, etc. (cf. al-Ǧāḥiẓ, *Maḥāsin*, p. 165). Dans la ville, il y avait une riche et jeune veuve, Ḫadīǧah, surnommée la *Tāǧirah* (la commerçante) qui, semble-t-il, cherchait en ce moment-là (à cause de la mort de son mari ?)

un commerçant habile et entreprenant, pour mener une caravane de marchandises en Syrie. Sur la suggestion d'Abū-Ṭālib, Muḥammad se rendit chez elle et offrit ses services. Dans les petites villes, tout le monde connaît tout le monde. Sans doute la réputation de l'honnêteté et l'intégrité de Muḥammad n'était pas restée inconnue de Ḫadīğah. Non seulement elle consentit à lui confier de larges quantités de marchandises, mais donna même un de ses esclaves, Maisarah, comme serviteur et compagnon de voyage. Certains récits parlent aussi d'un cousin de Ḫadīğah dans la même caravane, ce qui ne doit aucunement nous étonner. Ils allèrent encore une fois jusqu'à Buṣrà. On parle cette fois de la charitable hospitalité d'un autre moine, Nasṭūrā', Baḥīrā du premier voyage était-il déjà mort ?)

A cause de ces expériences, il ne dut pas être surpris, encore moins choqué quand, plus tard, le Coran (V, 82) lui assura : « ... et tu trouveras à coup sûr les amis les plus proches des Croyants dans ceux qui disent : 'En vérité nous sommes Nazaréens'. C'est qu'il y a parmi eux des prêtres et des moines, et qu'ils ne s'enflent pas d'orgueil ». (Voir encore mon article « Friendly Relations of Islam with Christianity and How they Deteriorated », dans le *Journal of Pakistan Historical Society,* I/i, 1953). Ne nous étonnons donc pas non plus si Muḥammad lui-même, durant sa mission islamique, relègue les douaniers (*'aššār*) aux plus profondes couches de l'Enfer (cf. Abū 'Ubaid, *Amwāl,* § 1624-6, 1630, etc.). On connaît la sévérité des policiers et douaniers byzantins vis-à-vis des Bédouins arabes (cf. Güterbock, cité par Lammens, *La Mecque à la veille de l'Hégire,* p. 129-130; *Code* de l'empereur Justinien, IV, 41, § 1, 2).

Au retour de Muḥammad, sa patronne sera très contente des extraordinaires profits, et récompensera aussi généreusement cet agent à la fois jeune et beau. L'amitié et l'intimité grandissantes finiront par un mariage dont le bonheur est devenu proverbial. 'Aïšah l'épouse la plus aimée du Prophète ne sera jalouse que de « cette vieille femme, morte depuis longtemps » quand elle verra que le Prophète ne cessait de se souvenir de Ḫadīğah avec des éloges. Encore aujourd'hui, dans les sermons prononcés lors d'un mariage musulman, le président de la cérémonie invoque : « ... Seigneur, mets amour entre ce couple comme Tu l'as mis entre Adam et Eve, Abraham et Hagar, Joseph et Zaliḫā, Salomon et Bilqīs et Muḥammad et Ḫadīğah... ».

6. VOYAGES AU YÉMEN

On signale Muḥammad une ou deux fois à Ḥubāšah (ch. Ṭabarī, *Ta'rīḫ,* I, 1129), précisant que cet endroit se trouve au Yémen. Il n'y a de détails, ni de l'époque ni de la situation géographique exacte de cette localité. Pendant un séjour de plusieurs semaines en 1946, à Aden, Ta'izz, Ṣan'ā, Ḥudaidah, Bait'al-Faqīh, Ibb, etc., je me suis rendu compte que nulle part personne ne connaissait plus ce nom de Ḥubāšah. Il faut peut-être la chercher quelque part près de Ḥudaidah, sur la Mer Rouge. Apparemment il s'agit de l'époque après son mariage avec Ḫadīğah. Les Mecquois d'alors ne considéraient déjà pas les propriétés de l'épouse comme étant automatiquement à la disposition et la discrétion de l'époux. Nous le voyons dans le fait que, quand sa vieille nourrice, Ḥalīmah, venait le voir de temps en temps, Muḥammad

n'avait rien à lui donner de ses biens, mais la recommandait à sa femme qui fut toujours généreuse (cf. pour un cas, Suhailī, *Rauḍ*, I, 111; pour un autre Ṭabarī, *Ta'riḫ*, I, 1163-4, Ibn Hišām, p. 159). Donc il faut penser que Muḥammad faisait ses déplacements en tant qu'agent de sa femme, pour faire fructifier les biens de celle-ci.

7. VOYAGES DANS L'ARABIE DE L'EST

Les récits suivants précisent que Muḥammad a visité au moins une fois les villes de Hağar et d'al-Mušaqqar (al-Hufūf moderne, dans al-Aḥsā'). et 'Ain az-Zārah (près du port de Ẓahrān, dans al-Qaṭīf). Voici d'abord la traduction intégrale des deux textes de base, cités par le grand tradionniste Ibn Ḥanbal :

a) 'Abdallāh dit : mon père Ibn Ḥanbal m'a raconté d'après Ismā'īl ibn Ibrāhīm, d'après 'Auf, d'après Abu'l-Qamūṣ ibn 'Alī, d'après un membre de la délégation des 'Abd al-Qais, venus chez le Prophète, que ce délégué a dit : Nous lui (au Prophète) avions offert comme présent une outre pleine de dattes *ta'ḍūḍ* ou *barnī*, et lui de demander : « Qu'est-ce que cela ? Nous dîmes : « C'est un présent ». Le narrateur dit : Je pense me souvenir que le Prophète prit une datte pour regarder, puis la remit à sa place en disant : « Faites-les parvenir à la famille de Muḥammad » (chez moi à la maison). Puis ces gens lui posèrent diverses questions, pour en venir aux boissons, et lui de dire : « Ne buvez pas dans les gourdes (*dubbā'*), les tonnelets (*ḥantạm*), les vases de bois creusé (*naqīr*) et les jarres goudronnées (*muzaffat*, ailleurs : *muqaiyar*); buvez plutôt dans les outres à bouches fermées ». Notre porte-parole lui dit « O Messager de Dieu qui t'a appris ce que sont les récipients appelés les gourdes, les tonnelets, ceux de bois creusé et les vases goudronnés ? » Lui de dire : « Je les connais très bien. Mais dites-moi quelle partie de la région de Hağar est la plus puissante ? ». Nous dîmes : « C'est al-Mušaqqar ». Et lui : « Par Dieu, *j'y suis entré et j'en ai pris la clé* ». Le narrateur ajoute : De ses paroles, j'avais oublié quelque chose que m'a rappelé 'Ubaidallāh ibn Abī Ğarwah, précisant que le Prophète avait dit : « Et je me suis arrêté devant la source d'az-Zārah ». Ensuite le Prophète ajouta : « Seigneur, pardonne aux 'Abd al-Qais, car ils ont embrassé l'Islam de bon gré, sans nulle contrainte ni humiliation, sans garder de rancune, cependant qu'il y eut dans notre peuple ceux qui n'embrassent pas l'Islam avant d'être humiliés et tout en gardant des rancunes ». Alors il tourna son visage vers la Ka'bah, priant pour les 'Abd al-Qais. Ensuite il dit « Les meilleurs des gens de l'Est sont des 'Abd al-Qais » (Ibn Ḥanbal, *Musnad*, II, 206).

b) 'Abdallāh dit : Mon père Ibn Ḥanbal m'a raconté d'après Yūnus ibn Muḥammad, d'après Yaḥyā ibn 'Abd a-Raḥmān al-'Aṣrī, d'après Šihāb ibn 'Abbād qui avait entendu un membre de la délégation des 'Abd al-Qais dire : Nous arrivâmes chez le Messager de Dieu, qui en fut très enchanté. Lorsque nous nous rendîmes auprès des gens (présents autour de lui), ils firent place pour nous et nous prîmes place. Le Prophète nous dit la bienvenu et pria pour nous. Puis, nous regardant, il demanda : « Qui est votre chef et responsable ? ». Nous tous indiquâmes al-Munḏir ibn 'Aiḏ. Le Prophète dit alors : « Ce balafré ? ». Ce fut le jour où on lui donna la première fois ce surnom à cause de la marque de blessure sur son visage causée

par le sabot d'un âne. Et nous de répondre : « Oui ». Il était resté derrière le peuple, pour attacher les jambes des chameaux du groupe et arranger leurs bagages. Puis il fit sortir son sac, enleva ses vêtements de voyage et porta les meilleurs des vêtements, pour venir ensuite auprès du Prophète. A ce moment, le Prophète avait étendu sa jambe et s'était incliné le dos appuyé sur quelque chose, mais lorsque le Balafré (Ašaǧǧ) s'approcha, les uns lui firent place, et dirent : Ici ô Ašaǧǧ; mais le Prophète se redressa et, retirant sa jambe dit : « Mais ici, ô Ašaǧǧ ». Alors il prit place à la droite du Prophète. Se redressant, le Prophète lui dit la bienvenue et lui parla gentiment, puis lui posa des questions sur son pays, et nommément sur les villages d'aṣ-Ṣafā et d'al-Mušaqqar et d'autres villages de la région de Haǧar. Alors Ašaǧǧ : « Mes père et mère te soient sacrifiés, ô Messager de Dieu; vraiment tu connais plus que nous les noms de nos villages ». Le Prophète répondit : « *J'ai foulé votre pays, et il m'a été donné de longuement séjourner là-bas* ». Ensuite le Prophète se tourna vers les Anṣār (Musulmans médinois) pour dire : « Ô Anṣār, honorez vos frères, car ils vous ressemblent le plus en Islam : ils vous ressemblent le plus dans l'esprit comme dans le corps, car ils ont embrassé l'Islam de bon gré sans nulle contrainte ni gardant des rancunes, cependant que certains autres refusèrent d'embrasser l'Islam avant d'avoir vu la tuerie chez eux ». Puis, lorsque le Prophète leur demanda (aux ʿAbd al-Qais, le lendemain) : « Comment vous ont traités vos frères et vous ont-ils donné hospitalité ? ». Eux de dire : « Ce sont les meilleurs des frères : ils nous ont donné des lits mous et des repas délicieux et, le matin, ils nous ont enseigné le Livre de notre Seigneur et la Conduite de notre Prophète. ». Cela plut au Prophète qui s'en réjouit. Puis il s'adressa individuellement à chacun de nous, s'informant de ce que nous avions appris et connu. Il y en avait qui avaient mémorisé la prière de l'invocation de la présence divine lors de l'Office (*taḥīyāt*), la sourate al-Fātiḥah, en sus d'une ou deux autres sourates, de même qu'une ou deux pratiques du Prophète. Puis il se tourna vers nous tous, et demanda : « Avez-vous quelque chose de vos provisions ? ». Les gens furent enchantés et coururent vers leur campement, et chacun apporta une quantité de dattes, et les déposa devant lui sur un tapis de cuir. Le Prophète avait un bâton en sa main, plus long qu'une coudée mais moins que deux coudées. Par cela, il fit signe : « Cette espèce de dattes, l'appelez-vous *taʿdūd* ? ». Nous dîmes : « Oui ». Pour un autre tas : « Et cela *ṣirfīn* ? ». Nous dîmes : « Oui ». « Et cela l'appelez-vous *barnī* ? ». Nous dîmes : « Oui ». Alors lui : « En effet, c'est la meilleure de vos dattes et la plus utile ». Le narrateur dit : « Lorsque nous rentrâmes de notre voyage, nous plantâmes le plus possible de cette espèce, et nous l'aimâmes le plus, au point qu'elle devint la majeure partie de nos plantations de dattiers, et nos dattes furent *barnī* ». Notre chef Ašaǧǧ, prit alors la parole pour dire : « Ô Messager de Dieu, notre territoire est pesant et insalubre; et quand nous buvons nos boissons, nos couleurs sont desséchées et nos ventres grossissent ». Alors le Prophète : « Ne buvez pas dans les récipients appelés gourdes, ni dans les tonnelets, ni ceux de bois creusé; buvez plutôt dans des outres à bouches fermées ». Puis al-Ašaǧǧ dit : « Ô Messager de Dieu, autorise-nous à boire un peu de (vin) » — et il montra ses deux paumes (jointes). Le Prophète dit : « Ô Ašaǧǧ, si je vous autorise tant — montrant les paumes jointes — vous allez boire tant » — et il espaça ses mains, voulant dire : « beaucoup », au point que

si quelqu'un de vous devient ivre, il aille vers son cousin pour lui couper la jambe avec son épée ». En effet, dans la délégation, il y avait quelqu'un de la tribu des Banū 'Uṣair, s'appelant al-Ḥāriṯ, dont la jambe avait été coupée lors d'une soirée de boisson où il avait parlé en vers d'une jeune femme de chez eux, et un des membres de la maison invitante s'était levé pour lui couper la jambe. Al-Ḥāriṯ dit à son tour : « Lorsque j'entendis le Prophète dire cela, je couvrais ma jambe d'une pièce de vêtement, chose que Dieu avait (miraculeusement) montrée à Son prophète ». (Ibn Ḥanbal, II, 206-7).

Ces documents sont précis et assurent que le Prophète a longuement séjourné dans l'Arabie de l'Est.

En octobre 1974 (šawwāl 1394), j'ai eu la chance de voyager dans cette région pétrolifère des provinces orientales de l'Arabie séoudite, et j'ai pu visiter les localités en question, dont certaines ont changé de nom. L'exploitation du pétrole est significative : dans le récit qu'on vient de citer, il est question de jarres et récipients *goudronnés* en usage dans cette région il y a déjà 14 siècles. (Voir aussi mon article : « La connaissance musulmane du pétrole au moyen-âge » dans *France-Islam*, Paris, n° 96-97 et 98-99, 1975; de même l'article illustré de photos : « Sur les traces du Saint Prophète dans son voyage en Arabie de l'Est », dans *France-Islam*, n° 93-95, 1975).

Pour expliquer le but du voyage de Muḥammad dans cette région, reportons-nous à la célèbre *Risālah fī aswāq al-'Arab* d'Ibn al-Kalbī; en voici quelques extraits d'un long récit, d'après *al-Muḥabbar* d'Ibn Ḥabīb, p. 263-8; pour la traduction intégrale, voir mon livre : *Le Prophète de l'Islam sa vie et son œuvre*, 2ᵉ éd., § 1593 :

« De là (: de Dūmat al-Ǧandal) on allait à al-Mušaqqar, en Haǧar. Sa foire se tenait du premier ǧumādā al-āḫirah jusqu'à la fin du mois. Les Persans s'y rendaient avec leur marchandise, en traversant la mer. Puis, elle fermait jusqu'à pareille époque de l'année suivante. Les tribus 'Abd al-Qais et Tamīm en étaient les voisines, mais ses maîtres provenaient des Tamīm seulement, de la branche des Banū 'Abdallāh ibn Zaid, clan d'al-Munḏir ibn Sāwā. Ce sont les rois de Perse qui les nommaient : c'est-à-dire, la dynastie des Banū Naṣr à al-Ḥīrah, et celle des Banū al-Mustakbir à 'Umān. Les (maîtres de la foire d'al-Mušaqqar) s'y comportaient de la même façon que les rois de Dūmat al-Ǧandal; et ils les assujettissaient à la dîme. Quiconque parmi les commerçants voulait y aller, cherchait l'escorte des Qurais̆, car on ne pouvait y parvenir sauf en traversant le territoire des Muḍar (et les Qurais̆ constituaient une branche des Muḍar). Quant à leurs transactions, elles se faisaient là-bas par *mulāmasah* (toucher l'un l'autre) et par *hamhamah* (grogner, faire un bruit pectoral). Toucher, c'était indiquer par geste : on se contentait de se désigner du doigt, l'un l'autre, pour la transaction de l'achat-vente, et l'on ne disait pas un mot jusqu'à ce que les deux parties se missent d'accord par geste. Quant à grogner, c'était pour qu'on ne jurât pas sur un mensonge, si l'acheteur prétendait qu'on l'avait trompé. (Le texte est un peu obscur ici). Ensuite la foire de Ṣuḥār, en 'Umān. On quittait al-Mušaqqar le premier Raǧab, pour arriver à Ṣuḥār le vingt du mois. La foire s'y tenait pendant cinq jours, et al-Ǧulandā ibn al-Mustakbir y percevait les dîmes. Puis la foire de Dabā, qui est l'un des deux plus grands ports de l'Arabie. Les commerçants s'y rendaient

venant de Sindh, de Hind et de Chine, ainsi que les gens de l'Orient comme de l'Occident. Sa foire se tenait le dernier jour du mois de Rağab. Leurs transactions se faisaient là par offre et acceptation (marchandage). Al-Ǧulandā ibn al-Mustakbir les y assujettissait à la dîme, tout comme dans la foire de Ṣuḥār : il s'y comportait comme ailleurs les rois ».

On vient de voir que la présence de Muḥammad à al-Mušaqqar est expressément attestée par Ibn Ḥanbal, tout comme à 'Ain az-Zārah. Le satrape (*marzubān*), d'az-Zārah, dont les dépouilles avaient valu trente mille dirhams — cf. as-Saraḫsī, *Šarḥ as-siyar al-kabīr*, éd. Ḥaiderabad-Deccan, II, 18-19 — est célèbre dans l'histoire islamique de l'époque du calife 'Umar. Dans cette oasis prospère qu'est az-Zārah aujourd'hui, il doit y avoir une foire qui attira le Prophète, avant d'aller peut-être jusqu'à Ṣuḥār et Dabā, cette dernière étant la plus grande des foires de la région. La présence des Chinois dans cette foire, confirmée d'ailleurs par al-Mas'ūdī, *Murūğ aḏ-ḏahab*, I, 308, entre autres sources, ne laisse guère de doute sur l'origine de la célèbre parole du Prophète : « Allez même jusqu'à Chine, pour la recherche de la science ! ». Il faut peut-être chercher dans la connaissance personnelle de Dabā par le Prophète, pour expliquer le fait que, lorsque la région s'islamisa, le Prophète nomma un gouverneur particulier pour Dabā (cf. Balāḏurī, *Ansāb*, I, § 1066).

8. VOYAGE EN ABYSSINIE

Moins sûr et basé beaucoup plus sur la conjecture est son voyage en Abyssinie. Les Abyssins se rendaient constamment à la Mecque pour le commerce, de même que les Mecquois visitaient l'Abyssinie (voir mon article « *Al-Ilāf* » sus-mentionné), chose qui avait laissé une réputation très favorable de bon ordre et de justice au royaume du Négus. Ne nous étonnons donc pas si, au début de l'Islam, quand le Prophète cherchait un asile pour ses fidèles persécutés par leurs concitoyens mecquois, il ne pensa qu'à l'Abyssinie, et selon Ibn Hišām (p. 209), il leur conseilla d'aller en Abyssinie « car, dit-il, il y règne un roi, sur le territoire duquel personne n'est opprimé; c'est un pays de vérité; restez-y jusqu'à ce que Dieu facilite les choses ».

Un des premiers groupes de Musulmans mecquois qui partit pour l'Abyssinie avait comme chef Ǧa'far ibn Abī Ṭālib, un des cousins du Prophète. Dans une des lettres du Prophète, adressées au Négus, nous lisons cette phrase très significative : « J'envoie chez toi Ǧa'far, fils de mon oncle. Quand il viendra chez toi, reçois-les (*sic*, au pluriel) en ton hospitalité... » (Pour plus de détails sur cette correspondance, voir mon livre *Le Prophète de l'Islam*, 2e éd., § 496-97).

Malgré le silence des sources, la conclusion est irrésistible que cette lettre date de l'époque de l'émigration en Abyssinie (huit ans avant celle en Médine) et que Ǧa'far fut le porteur de cette lettre d'introduction et de recommandation.

Ne peut-on pas en déduire que le Prophète connaissait personnellement ce Négus ? De là, pensons-nous, les termes assez intimes de la lettre citée, au lieu d'une pétition à un inconnu et d'une sollicitation dans un but humanitaire.

Un argument non moins précaire, mais qui néanmoins a une certaine valeur corroborative et complémentaire, est le fait que le Prophète s'est parfois servi des termes maritimes étrangers de « nolis » (fret) au lieu d'un équivalent arabe (cf. *Ṣaḥīḥ* d'al-Buḫārī, 3/44, etc.). Je suggère que le Prophète a pu avoir traversé le détroit de Bab el-Mendeb même en bateau byzantin, lors de ce voyage. Nous y reviendrons.

Voilà les voyages qu'on a signalés sur le compte de Muḥammad, avant qu'il commence à prêcher l'Islam à l'âge de 40 ans. On peut peut-être même restreindre, et les situer jusqu'à l'âge de 35 ans, quand il commença à se désintéresser de plus en plus de la vie matérielle et à s'adonner aux retraites pieuses de méditation qui aboutirent cinq ans après aux révélations divines.

QUELQUES EFFETS DE CES VOYAGES

Nous venons de voir que Muḥammad est allé par deux fois en territoire byzantin (Palestine). Si le mot *naul* (nolis), dont nous venons de parler, doit dater d'un voyage maritime, le terme *dīmās* (cf. al-Buḫārī, 60/24, etc.) dans le sens de *bain chaud* (et que les commentateurs décrivent unanimement comme un mot *rūmī*, grec; peut-être arabisation de *thermos*) doit concerner un voyage terrestre. Après un long et fatigant voyage à dos de chameau, quel délice de se doucher dans un therme en Syrie-Palestine !

De son voyage dans les colonies persanes de l'Arabie de l'Est — ou même du Yémen — peuvent provenir les quelques mots persans que la biographie a mis dans sa bouche. Selon Ibn Māğah (*Sunan*, ch. ṭibb, § 10, Nº 3458), un jour après la prière du Midi (*ẓuhr*), le Prophète s'aperçut qu'Abū Hurairah, son compagnon, était anormalement assis. Le Prophète lui demanda : أشكمت دزد ؟ (en persan : est-ce que ton ventre te fait mal ?). De son côté, al-Buḫārī (56/188) rapporte que pendant la campagne du Ḫandaq, de l'an 5, lorsqu'un de ses compagnons l'invita à un repas, le Prophète l'annonça à haute voix à tout le monde : أن جابرا قد جعل لكم سورا (Ğābir a préparé une *sūr*, c'est-à-dire une fête pour vous). Or le mot « *sūr* », dans le sens de fête, employé ici est un mot pehlavi. Nous lisons dans le dictionnaire : فرهنگ فارسی مال معین s.v. سور ce qui suit :

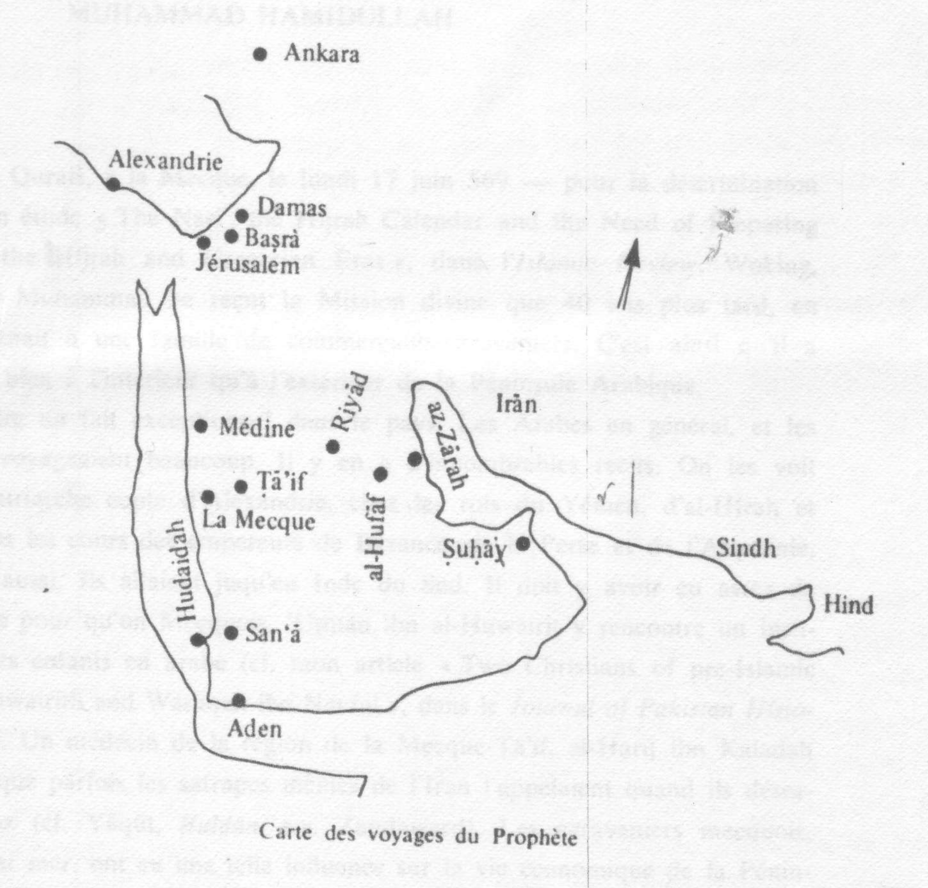
سور *sūr* (پهلوی *sūr*) اسم
١) جشن ضيافت، مهماني
٢) عروسی
٣) ختنه سوران
سور دادن : مهمانی دادن، ضیافت کردن
سور زدن : بمهمانی رفتن، سور خوردن

De même le mot onomatopique كخ كخ (kaḫ kaḫ), prononcé par le Prophète est considéré par al-Buḫārī (56/188) comme d'origine persane.

A son voyage d'Abyssinie peut être rattaché la provenance du mot نول (*naul*), nolis), dont nous avons déjà parlé. Plus intéressant est le récit suivant (cf. al-Buḫārī, 56/188) : Quand

les Musulmans mecquois, réfugiés en Abyssinie, rentrèrent au bout d'une quinzaine d'années pour gagner Médine, il y avait parmi eux des enfants nés en Abyssinie. A une petite fille, de ce groupe, le Prophète montra un vêtement orné, et lui dit : سنا سنا (*sanā sanā*, et al-Buḫārī d'ajouter que cela veut dire en abyssin : « joli joli ») (1). Dans le Coran, les savants classiques ont trouvé plusieurs mots abyssins. Sans entrer en détail ici, je cite pour mémoire que le mot *zabāniya* (Coran 96/18) est encore usité en amharique dans le sens de « gardien ». Un renseignement d'un autre genre, sur l'Abyssinie, est contenu dans le récit suivant (cf. Buḫārī, 72/18/3) : « ... les ongles servent de couteau aux Abyssins ... », a dit le Prophète, peut-être par expérience personnelle.

Il va sans dire qu'un voyage à l'étranger, dans un pays d'une langue étrangère, même de courte durée, laisse parfois dans la mémoire quelques mots de la langue du pays visité, et Muḥammad ne doit pas faire exception. Connaître ces mots à la Mecque même, pour cette époque-là, est moins plausible. Nous pouvons situer ces voyages comme suit :



Carte des voyages du Prophète

1) J'ajoute pour mémoire que les biographes du Prophète (comme Ibn Hichām, p. 221) citent d'autres mots abyssins, mais non par la bouche de Muḥammad. En effet ils disent que quand une délégation des païens de la Mecque s'était rendue en Abyssinie pour demander au Négus l'extradition des Musulmans mecquois réfugiés chez lui, le roi le leur refusa et, s'adressant aux réfugiés, assura : « Vous êtes *chuyoum* (libres) chez moi... si on me donnait même un *dabr* (montagne) d'or, pour que je vous leur livre, je ne le voudrais pas ».

(اذهبوا فانتم شيوم بأرضي. والشيوم الآمنون... ما أحبّ أنّ لى دبرا من ذهب... والدبر بلسان الحبشة الجبل).